

Souvenirs d'ici et d'ailleurs Un passé à toujours mieux comprendre

Laurent Laplante

Number 73, Winter 1998–1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19316ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

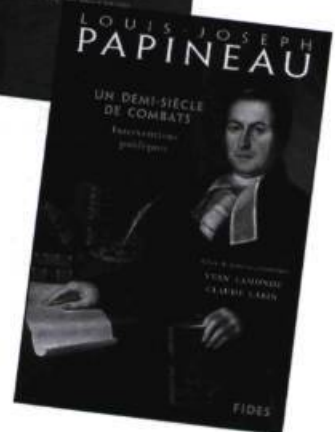
[Explore this journal](#)

Cite this article

Laplante, L. (1998). Souvenirs d'ici et d'ailleurs : un passé à toujours mieux comprendre. *Nuit blanche*, (73), 38–39.

Souvenirs d'ici et d'ailleurs : Un passé à toujours mieux comprendre

Par
Laurent Laplante



Rien n'apparente un portrait de Charles de Gaulle par Max Gallo aux mémoires que présentent des hommes politiques québécois comme Jacques Flynn ou Hector Laferté, rien si ce n'est le souci de faire jouer à l'expérience, à la vie accomplie, au passé réapproprié un rôle de balise et de levain.

Après le déferlement massif des biographies cernant de près la vie de François Mitterrand, voici que Charles de Gaulle fait un nouveau tour de piste. Ce ne sera sans doute pas le dernier, tant le personnage fut grand, tant, en outre, il eut constamment conscience de façonner l'histoire et veille à ce qu'on le sache. Ceux qui tentent de renouveler la description de De Gaulle ne commettent d'ailleurs plus l'erreur que le général avait reprochée à Jean Lacouture qui, dans un premier temps, ne lui avait consacré qu'un court ouvrage. De Gaulle avait alors déclaré, sans modestie aucune : « M. Lacouture a sous-estimé l'importance de son personnage. » Jean Lacouture, admettant l'impair et

rectifiant le tir, devait ensuite décrire l'homme et l'œuvre en trois immenses bouquins qui demeurent la référence par excellence à ce jour.

À vrai dire, Max Gallo¹ n'ajoute pas grand-chose à ce que l'on sait déjà au sujet de De Gaulle. Son mérite est d'un autre ordre. Comme à propos de Napoléon, dont il a décrit la trajectoire en quatre tomes l'an dernier, Gallo s'emploie non pas à débusquer le détail ignoré, mais à rassembler le connu, à le styliser, à le rendre net et intelligible. Sur ce terrain, Gallo règne en maître. Il ne cache pas l'admiration qu'il voue à de Gaulle, dont d'ailleurs il semble tout savoir, et il la justifie en se limitant aux lignes de force, à ce qu'il juge caractéristique et inimitable. Ainsi, de Gaulle devient le militaire capa-

ble de prévoir le rôle des blindés dans la guerre qui menace. Il en résulte un portrait épuré, mais clair et séduisant.

Le de Gaulle d'Alain Peyrefitte², c'est autre chose. C'est même, à dire vrai, l'ouvrage que seul Alain Peyrefitte pouvait écrire. On sait, depuis le premier tome de cette fresque, qui est Peyrefitte et comment il procède. L'homme fut autrefois le porte-parole officiel du général, un porte-parole loyal, rigoureux, honoré de la confiance du chef d'État. À peine avait-il terminé une conversation avec de Gaulle ou reçu ses instructions, en prévision du face-à-face avec les journalistes que déjà il rédigeait le compte rendu. Les citations sont ainsi d'une fiabilité incomparable. Là ne s'arrêtent pourtant pas les mérites d'Alain Peyrefitte. Mérites littéraires et politiques aussi bien qu'éthiques. Alain Peyrefitte, en effet, en serviteur irréprochable, a attendu trente ans avant de briser le secret de ses échanges avec de Gaulle. À cette décence exemplaire, Alain Peyrefitte ajoute l'élégance de sa prose et le recul que lui donne sa propre carrière politique.

Alain Peyrefitte révèle donc la pensée de De Gaulle comme nul ne pouvait le faire. Malgré cela, Alain Peyrefitte insiste, passage après passage, pour départager ce qui appartient à l'histoire officielle et vérifiable de ce qui repose sur son affirmation personnelle. On sait, à propos de chaque phrase, si elle a été prononcée devant les ministres rassemblés ou réservée au seul porte-parole. Tout comme on sait, tant Alain Peyrefitte s'efface devant son personnage, quels cinglants reproches de Gaulle a infligés à son porte-parole en telle circonstance.

Ce deuxième tome dit tout des années 1963 à 1966. Déjà Alain Peyrefitte promet le troisième tome. Toujours prudent, il espère livrer ensuite un quatrième tome où l'analyste se substituerait au secrétaire et au porte-parole. Souhaitons que tout cela se réalise.

Les Patriotes, encore et toujours

Les années passent sans que diminue l'intérêt des spécialistes et du grand public pour le soulèvement de 1837. Les derniers arrivages nous valent d'ailleurs, à notre grand plaisir et étonnement, tantôt une meilleure saisie de l'histoire tantôt un contact direct avec des documents trop peu connus.

L'ouvrage de Joseph Schull³, qui date de 1971, paraît enfin en français. Qui plus est, cette traduction, par sa fluidité, sa force, son souffle, a tout pour séduire. Les personnages clés de cette époque dramatique, depuis Papineau jusqu'à Colborne, depuis le curé Paquin jusqu'à Gosford, depuis Mgr Lartigue jusqu'à de Lorimier, défendent ainsi leur point de vue avec une constante et comparable vigueur. Nulle canonisation, nulle diabolisation. On glisse dans l'horreur sans pouvoir imputer à qui que ce soit le principal dérapage. Comme dans une tragédie grecque, le destin tisse sa toile en mettant bout à bout les inconsciences, les illusions, les distractions de chacun.

Cette version nuancée du soulèvement conduit à lire avec une attention accrue la cinquantaine d'« interventions publiques » de Louis-Joseph Papineau que regroupent Yvan Lamonde et Claude Larin⁴. S'y confirme, en effet, presque point par point, le jugement de Joseph Schull sur Papineau. Fringant, certes, comme le veut la conviction populaire, capable d'ironie décapante et de coups de gueule meurtriers, Papineau est cependant, d'abord, un fin connaisseur des histoires nationales et des institutions politiques. Non seulement il sait tout sur l'Angleterre, les États-Unis, la France, mais il comprend la logique de chaque système, repère avec flair les contra-

ditions que se permettent les gouvernants et redonne à ses auditeurs la possibilité de porter jugement. Papineau, tel que nous le montrent Yvan Lamonde et Claude Larin, marche, il est vrai, de déception en déception : les gouvernants trahissent les institutions, Londres traite le Canada plus mal que ses autres colonies, l'aristocratie des bourgs pourris se donne mandat de reproduire ici ce qui a miné les assises anglaises. Ces déceptions radicalisent Papineau et le poussent, lui, le seigneur de la Petite-Nation, vers la conviction républicaine et le militantisme démocrate. Son discours se raidira, mais ce n'est pas lui, Joseph Schull, comme les textes colligés par Yvan Lamonde et Claude Larin le confirment, qui voudra fondre les cuillers pour en faire des balles.

La lecture des textes de Papineau n'est pourtant pas toujours facile. La langue a tant évolué en cent cinquante ans qu'on ne sait pas toujours, à la lecture, si l'on est en face d'une coquille ou tout bonnement d'une orthographe désuète.

Et le XX^e siècle québécois ?

Deux ouvrages autobiographiques rédigés par des parlementaires québécois éclairent à leur tour, bien que par des chemine-ments complètement différents, notre histoire politique récente et, plus précisément, ce qu'y apporte ou y apporterait le bicaméralisme. Tous deux, en effet, après avoir connu la lutte électorale avec ses aléas, passèrent des années soit au Sénat soit au Conseil législatif du Québec.

Dans le premier cas, Jacques Flynn⁵ raconte, avec correction et réserve, par quels détours son « hérédité politique » a fini par se réveiller et envahir sa vie entière. Ce réveil effectué, la suite est d'une seule coulée : Flynn, petit-fils d'un premier ministre conservateur, défend avec conviction la thèse de son parti, pourfend les « fausses représentations » d'où découlent les victoires électorales de Trudeau et Chrétien, sous-entend le pire au sujet des réalignements créditistes et caricature à plaisir le « séparatisme ». À condition qu'on glisse rapidement sur le côté touristique des nombreux voyages auxquels elle a donné lieu, Jacques Flynn donne de l'activité politique une image éminemment respectable. Il est assez réaliste pour ne pas présenter l'horaire de travail du Sénat comme particulièrement trépidant, mais montre par ses gestes personnels l'utilité d'une chambre vouée au « second regard » et dont on peut espérer la sérénité.

Hector Laferté⁶ trempe sa plume dans une autre encre. Il est vrai qu'il n'a pas lui-même trié ses textes et que le choix définitif est celui de l'historien Gaston

Deschênes. Il n'en demeure pas moins qu'on doit à Hector Laferté (et à son présentateur) une longue chronique d'une rare vigueur et d'une audace à peu près sans équivalent. Laferté, en effet, livre, avec une régularité qui décroît au cours des ans, des commentaires costauds sur les activités au Conseil législatif québécois, sur les hommes en cause et sur les tractations souterraines auxquelles se livrent ses alliés politiques ou « les amis d'en face ». Quand Untel manœuvre pour devenir lieutenant-gouverneur ou juge, Hector Laferté est aux premières loges pour tout voir. Et il raconte tout, y compris les mensonges, les mesquineries, les pitoyables calembours.

Hector Laferté accorde énormément d'importance au protocole et aux bonnes manières. Quand sévira Duplessis et que déferleront la grossièreté et son mépris des convenances, Hector Laferté souffrira donc – et racontera – l'enfer. Cette (dernière) partie de ses mémoires ne sera pourtant pas la plus éclairante, car Hector Laferté y devient, ce qu'il n'était pas, le critique systématique et biaisé de l'adversaire unioniste. À cette nuance près, cet ouvrage constitue un témoignage à peu près inégalable sur ce que fut chez nous, candidement raconté, l'intérieur même de la vie politique. Car Hector Laferté, homme de principes autant et plus qu'homme de convenances, confie à ses mémoires les secrets que l'immense majorité des vétérans de la politique réservent à leur cercle d'intimes.

Peut-être avais-je tort en laissant entendre tantôt qu'un monde sépare les textes d'Alain Peyrefitte ou de Gallo de ceux de nos hommes politiques québécois : entre ce que dit de Gaulle à Alain Peyrefitte à propos de François Mitterrand et ce que disent Hector Laferté et Jacques Flynn de Louis Saint-Laurent et de Pierre Trudeau, la marge, en effet, n'est pas énorme... **NS**

1. *De Gaulle, Tome 1, L'appel du destin 1890-1940*, par Max Gallo, Robert Laffont, 1998, 396 p. ; 34,95 \$.

2. *C'était de Gaulle, Tome 2, « La France reprend sa place dans le monde »*, par Alain Peyrefitte, Fayard, 1997, 653 p. ; 39,95 \$.

3. *Rébellion, Le soulèvement patriote de 1837 au Bas-Canada*, par Joseph Schull, trad. par Dominic Clift et Claude Frappier, Québec Amérique, 1997, 318 p. ; 29,95 \$.

4. *Louis-Joseph Papineau, Un demi-siècle de combats, Interventions publiques*, par Yvan Lamonde et Claude Larin, Fides, 1998, 665 p. ; 39,95 \$.

5. *Un Bleu du Québec à Ottawa*, par Jacques Flynn, Septentrion, 1998, 395 p. ; 24,95 \$.

6. *Derrière le trône, Mémoires d'un parlementaire québécois, 1936-1958*, par Hector Laferté, Septentrion, 1998, 463 p. ; 29,95 \$.